
DARWINISME NATUREL ET DARWINISME SOCIAL

J'emprunte ce titre à un ouvrage récent d'un philosophe italien, M. Vadala-Papale, dont je ne me propose point d'ailleurs d'exposer les idées. L'auteur est darwiniste et, malgré le mérite de ses aperçus, l'on devine sans peine, après tant d'essais semblables qu'a inspirés en tout pays le point de vue darwinien appliqué aux sociétés, ce que doit être son esquisse de *science sociale*. Pour commencer demandons-nous si la facilité même avec laquelle cette doctrine déborde hors de son lit propre et s'applique à n'importe quoi n'a rien de suspect. La vocation à l'empire universel n'est pas le privilège ni même la marque des idées vraies, surtout des idées complètes; mais il en est de certaines idées vaguement vastes comme des États sans frontières naturelles, d'autant plus conquérants par nécessité qu'ils sont moins solides peut-être. Le passé de la philosophie compte pas mal de ces idées à tout faire qui ont eu leur temps, par exemple, sans aller si loin, la trichotomie hégélienne. Comme la *synthèse des contraires*, qui a fait fureur, notamment en histoire, la *sélection du plus apte* est une de ces formules magiques qui ont le don d'obséder l'esprit où elles sont entrées. Méfions-nous de leur ensorcellement. — Se donner encore la peine d'étendre aux sociétés le sélectionisme, c'est vraiment bien superflu. Mais, en théorie et en pratique, fait-on autre chose depuis dix années? Il est entendu, nous le savons, que la vie est une lutte; les romanciers qui ont le plus à se louer de la bienveillance du public ne nous parlent que des *batailles de la vie*; pas un jeune bachelier qui, sortant de la maison paternelle et courant à l'École de droit, ne soit pénétré de cette vérité. A peine éclos de ces foyers de dévouement si mal récompensés qu'on nomme la famille ou le collège, courant par les rues où des sergents de ville complaisants lui indiquent son chemin et lui assurent la protection des lois, reçu dans des maisons amies, dans des cercles de camarades qui l'acclament s'il a du talent, qui le défendent s'il est faible, qui le soignent s'il

est malade, qui lui aplanissent toutes les voies du plaisir et du succès, il n'en reste pas moins convaincu et fier de penser qu'il vient d'entrer dans le feu d'un combat héroïque, dans le *struggle for life*. Candidat, sous la toge, il se croit sous les armes, prend tout de bon ses rivaux d'études, ses examinateurs même pour autant d'ennemis à la Don Quichotte et chacune de ses paroles pour un coup d'épée. — Il n'a pas tout à fait tort, convenons-en : le régiment va le prendre ; demain il peut être tué ou blessé en des combats beaucoup moins judiciaires ou imaginaires que les précédents et desquels il est vrai de dire qu'ils font survivre et triompher, sinon la nation la plus civilisée, du moins l'armée la plus forte et surtout la mieux commandée. Mais la question est de savoir si la vie sociale n'est qu'une lutte, ou est essentiellement une lutte, si le progrès social est né d'un enchaînement de combats multiformes, concurrences commerciales, rivalités politiques, disputes religieuses, émulation d'écoliers grands ou petits, ou si ces heurts inévitables n'ont pas été de simples stimulants d'autres causes plus profondes et, plus souvent encore, leur achoppement.

C'est sur ce point que j'ai à présenter ici quelques considérations sans prétention didactique. Je laisse à de plus compétents l'examen biologique du darwinisme ; cette critique a été faite et bien faite, soit par des savants, soit par des philosophes tels que Hartmann. Cournot, en quelques lignes, a porté dès le début un jugement que l'avenir est en train de ratifier. Mais omettons tous les arguments que la zoologie, la botanique, la paléontologie pourraient fournir. Contrôler le darwinisme naturel par le darwinisme social qui, dit-on, le complète : voilà le sujet de ce travail. Ce contrôle est facile ; car, malgré le préjugé mis à la mode par les positivistes, les sociétés sont chose beaucoup plus claire et même beaucoup moins complexe que les organismes. Nous connaissons les éléments de celles-là, nos semblables, et ce qui se passe en eux, et l'importance de ce qui se passe en eux relativement aux grands phénomènes d'ensemble qui se suivent en elles ; tandis que les corps vivants se montrent à nous comme des sommes dont les unités nous sont cachées, comme des processions ou des régiments de cellules invisibles ou impénétrables dont nous ne percevons qu'en gros les manœuvres, sans entendre le moins du monde les commandements, ni discerner les chefs. Si, donc, entre ces faits organiques et les faits sociaux, il y a analogie (abstraction faite des différences, qui ne sont pas seulement des différences de dimension et de degré) l'explication darwinienne des premiers devra être *a priori* présumée vraie ou fausse, à défaut de vérification plus directe, suivant qu'elle concordera ou non avec

l'explication, bien autrement aisée à découvrir, des seconds. On le voit, c'est une simple présomption nouvelle que je poursuis; et, si je la crois défavorable à Darwin, je m'empresse de déclarer que je n'en suis pas moins un transformiste convaincu. Le défaut du système de la sélection est d'être un *comment* inexact ou insuffisant du transformisme. Mais le mérite éminent du transformisme est de comporter un *comment* de cette valeur, d'une vraisemblance si spéciale. A-t-on jamais osé risquer le *comment* de la création des espèces? Y a-t-il quelque part, en théologie, une doctrine tant soit peu formulable et développable logiquement, qui soit au *créationnisme* ce que le sélectionnisme est au transformisme, c'est-à-dire qui nous explique la manière dont, par exemple, le limon s'est fait homme? Mais, cela dit, je reviens à Darwin, jugé, selon moi, par l'insuccès du darwinisme sociologique.

I

On m'arrête ici pour m'objecter la complexité soi-disant supérieure des faits sociaux. Cela semble sauter aux yeux; les positivistes l'ont dit, les darwinistes le répètent. Chez ceux-ci, cette illusion est une conséquence forcée de leur façon de comprendre l'évolution universelle. Dans l'évolution au sens de Hegel, les triades au moins se détachaient nettement; c'étaient les anneaux d'une chaîne logique. Au sens de Darwin, ce n'est plus qu'une corde sans fin et sans nœuds, sorte de hégélianisme désossé pour ainsi dire. Imbus de l'idée qu'une distinction nette et tranchée entre les êtres, entre les composés successifs des éléments cachés, serait inconciliable avec la théorie de la descendance, les darwiniens sociologistes, à propos de sociologie, se croient non seulement le droit, mais le devoir de parler de tout, et de physiologie, et de physique, et de chimie, *et de quibusdam aliis*. « Ce vaste ensemble du mouvement social qui comprend le *mouvement universel*, dit M. Vadala-Papale, doit être étudié comme l'intégrale et la différentielle supérieure de tous les corps et tous les mouvements organiques et inorganiques. » Il est évident qu'à ce point de vue un élément doit être toujours réputé plus simple que le composé dont il fait partie, et par conséquent l'organisme plus simple que la nation. Mais n'est-ce pas la négation même du point de vue proprement scientifique, qui consiste, si je ne me trompe, à admettre dans la réalité des découpures naturelles, et à prendre pour point de départ dans chaque ordre de recherches non pas un

prétendu élément dernier, toujours fuyant *in infinitum*, mais un fait ou un être quelconque, pourvu qu'il se reproduise en exemplaires nombreux et semblables, pourvu que, dès lors, il soit nombrable, et donne lieu par cette répétition à une quantité d'un nouveau genre, simple comme toute quantité, et fondement d'un monde nouveau de complications ultérieures? C'est ainsi, en effet, que, dans la nature, et sous nos yeux, *l'homogène naît de l'hétérogène*¹ le simple vient du complexe au moins aussi souvent que l'hétérogène naît de l'homogène, le complexe du simple. Ce n'est pas l'homogène qui est essentiellement un état d'équilibre instable, malgré M. Spencer; c'est l'hétérogène. L'homogénéité absolue, nous ne la voyons réalisée dans l'univers que par l'espace et le temps purs et vides, et nous ne nous apercevons pas que, depuis que le monde est monde, elle se soit altérée en eux. Mais l'hétérogénéité, on peut presque le dire, absolue, c'est le chaos incohérent de sensations et d'images qui constitue à chaque instant l'état psychologique de chaque homme; et, au cours de la civilisation, conséquence fatale du rapprochement des hommes entre eux, nous voyons cette hétérogénéité, tout en se compliquant dans chaque cerveau, aboutir, par la similitude croissante de ces états psychologiques, à la formation graduelle, séculaire, de cette quantité sociale encore embryonnaire, mais déjà mesurable, déjà imposante par sa simplicité majestueuse, par sa direction de plus en plus rectiligne, qu'on appelle la foi ou le vœu, l'opinion ou la passion d'une *masse* populaire à un moment donné. Tout naît différent, chaotique; et tout ce qui diffère aspire à s'assimiler, tout ce qui est qualifié tend à se *quantifier*. Rien n'est plus naturel aux individus humains épars et divers que de s'enrégimenter; et dites si les lignes décrites par les mouvements de troupes bien disciplinées, ne sont pas quelque chose de beaucoup plus simple que les visages et les physionomies des soldats. D'autant plus simple et régulier que ces physionomies sont plus nuancées, plus intelligentes, plus complexes. En général, la vie sociale par tous ses aspects se simplifie et s'uniformise à mesure que la civilisation progresse, et dans son progrès, complique les besoins et les idées des individus. Cela est visible pour les langues qui vont se dégageant de leurs dialectes multiples, de leurs inversions savantes et subtiles; pour les corps de droit qui tendent à se codifier, à rejeter le luxe ingénieux des fictions et des formes; pour les religions, qui, en passant par exemple du brahmanisme au bouddhisme, du catholicisme au protestantisme, sacri-

1. Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai eu le plaisir de lire l'indication de la même idée sous la plume inventive et savante de M. Delbœuf, dans son bel article sur la *Matière brute, et la Matière vivante* (Revue phil. d'octobre 1883).

fient bien des dogmes, des légendes et des rites; pour les alphabets, les monnaies, les poids et mesures, qui d'une diversité exubérante marchent à une complète uniformité; pour l'art militaire, je viens de le dire; pour les sciences enfin dont la perfection se marque par la simplicité claire, par la nudité féconde des formules. Plus, en un mot, la vie individuelle se surcharge et s'embrouille, plus la vie sociale, musique de cet orchestre bizarre, se dépouille et s'éclaircit; tellement qu'après avoir été des espèces d'êtres vivants, des plantes idéales et grandioses, les nations, suivant l'observation pénétrante de Cournot, finissent par devenir des machines ou des cristaux, des administrations ou des castes, et qu'après avoir été des génies ou des instincts supérieurs, délicats à manier, elles ne sont plus que des forces quasi-physiques faciles à diriger tant bien que mal par le premier politicien venu. Une hétérogénéité croissante a engendré ici une homogénéité croissante.

Est-ce dans ce cas seulement? Non sans doute. Si nous pouvions dévisager individuellement chacun des atomes constituant de la substance la plus pure, la plus vraiment simple, quel enchevêtrement de gravitations infinitésimales, enchainées et closes, quel fouillis de petits traits distinctifs n'y découvririons-nous pas avec surprise! La raie spectrale qui nous paraît caractériser chaque substance c'est-à-dire sa manière spéciale de vibrer lumineusement, ne nous révèle pas plus la nature intime de ses atomes que le son lointain et caractéristique d'une *pinada*, c'est-à-dire son espèce propre de vibrations sonores sous le vent, ne nous dessine les silhouettes de ses pins.

II

Je ne fais qu'effleurer ces considérations. Pour le moment je n'en veux retirer que cet enseignement : de ce que les faits sociaux viennent se greffer sur les faits vitaux, il ne s'ensuit point que ceux-ci soient plus aisés à déchiffrer et plus propres à éclairer ceux-là que ceux-là à expliquer ceux-ci. On pourrait même croire le contraire sans nulle ironie, à voir le temps et la peine qu'il faut dépenser pour former un médecin, même médiocre, et la promptitude relative avec laquelle s'improvisent les hommes d'Etat même les plus éminents. Or la médecine n'est-elle pas à la biologie ce qu'à la sociologie est la politique ?

Si au lieu de vouloir expliquer le monde social par le monde vi-

vant, le clair par l'obscur, on avait, comme il convient, tenté l'inverse, il est probable qu'on n'aurait jamais songé à voir avec Darwin dans l'état de guerre, de concurrence, d'hostilité sourde ou déclarée, le rapport normal, universel, cause ou condition de tout progrès. Il existe entre les hommes deux relations bien distinctes : 1° celle de belligérant à belligérant, ou de rival à rival ; 2° celle d'assistant à assisté, ou de collaborateur à collaborateur. Elles sont toujours plus ou moins mêlées, mais la première domine entre hommes appartenant à des groupes sociaux distincts, à deux familles, à deux classes, à deux nations, quoique, même ici, se montre à des degrés divers, un lien inné de solidarité qui tempère l'ardeur de la lutte. Le second rapport est prépondérant au contraire entre personnes d'un même groupe, entre parents, entre compatriotes, malgré toute la force des rivalités égoïstes et des haines envieuses qui souvent les divisent. Or, n'est-il pas clair que le progrès des sociétés est dû surtout, et à vrai dire, uniquement à l'action du rapport pacifique, véritablement social, d'assistance mutuelle ou de collaboration unanime, et non aux effets essentiellement destructeurs du rapport belliqueux ? Si ce dernier semble parfois régénérateur, c'est qu'on lui prête faussement les bons effets du rapport contraire. Ce n'est jamais la guerre qui civilise le vaincu ; mais, après la guerre, le vaincu s'élève parfois en imitant la civilisation supérieure du vainqueur, civilisation née de la concorde et de la paix ; et qu'est-ce qui a fait la victoire, sinon la tactique plus savante, grâce aux études d'une société longtemps paisible, sinon la discipline militaire plus étroite, sinon la confraternité et l'abnégation plus développées chez les vainqueurs ?

Aussi n'y a-t-il pas de besoin humain plus constant, plus profond, que celui de consolider et d'étendre chaque jour davantage le rapport pacifique, intra-social, aux dépens du rapport extra-social de la guerre et de la lutte. Et, comme l'extension et la consolidation du premier rapport ne peuvent s'opérer que par des annexions d'États à d'autres États, ou par des usurpations momentanées de libertés individuelles au profit d'un despotisme régulateur, centralisateur, socialiste, la guerre est utile souvent, mais à quoi ? à supprimer l'état de guerre. C'est sa seule utilité. Il en est de même de la concurrence commerciale. Par elle-même, elle saurait produire que de mauvais effets. Elle en provoque d'excellents, parce qu'elle s'établit entre des ateliers ou des fabriques dans l'intérieur desquels règne une admirable harmonie de fonctions, et que, les faisant connaître les uns aux autres, elle force les moins outillés, les moins disciplinés, à se modeler sur leurs rivaux ou bien à disparaître pour permettre

à ceux-ci d'agrandir encore leur installation, d'augmenter leur personnel et de déployer sur un plus vaste théâtre les qualités de coordination et de collaboration plus parfaites qui les distinguent. Comparez les petites boutiques du moyen âge où un ou deux apprentis travaillaient sous les ordres d'un patron, à nos grands magasins, à nos grandes manufactures modernes qui vont toujours grandissant : à quoi a servi la concurrence prolongée des petites boutiques sinon à préparer l'ère prochaine du monopole de ces géants industriels ?

Mais, entre les êtres vivants serait-il donc vrai que la concurrence et la bataille sont plus et autrement utiles ? Non. D'abord, il est clair que le combat pour la vie n'a pu être le fait vital primitif. Pour lutter, il faut être fort, et la force vient de l'union intérieure. Ce que la lutte a de bon, c'est parfois de permettre à cette union de se développer, développement qui se nomme ici nutrition et reproduction. Quand on a voulu appliquer les fameux principes de la concurrence vitale et de la sélection naturelle à l'intérieur de l'organisme, et expliquer par eux la formation de l'harmonie des divers organes, — sans avoir recours à la *corrélacion de croissance* (dangereux auxiliaire qui est le démenti implicite du système) — on n'a réussi qu'à montrer l'inanité de ces prétendues clefs du mystère vital. Biologiquement, il convient de distinguer deux classes de rapports, classées sur celles que le monde social nous présente ; à savoir : 1° les rapports principalement, mais non exclusivement belliqueux des organismes divers entre eux ; et 2° dans chaque organisme, les rapports non exclusivement, mais principalement pacifiques et féconds de ses divers organes, de ses divers éléments. Si l'on jette un regard sur l'échelle actuelle et sur le déroulement passé des êtres vivants, on s'apercevra sans peine, conformément à l'hypothèse émise par MM. Espinas et Edmond Perrier sur l'*évolution par association*, que la seconde classe de ces rapports gagne sans cesse du terrain et fait reculer la première. L'évolution par association : cela signifie que, dans le monde vivant comme dans le monde social, le besoin constant, profond, de paix, de fraternité, de congrégation quasi-religieuse encore plus que militaire ou industrielle, s'est fait sentir depuis l'apparition de la première monère, et que, par suite, les êtres vivants, à *égalité de vie dépensée*, sont devenus moins nombreux, mais composés séparément d'une plus nombreuse et plus dense population, le champ de la concurrence vitale se resserrant sans cesse à mesure que la vie montait. — Et, soit dit et conjecturé en passant, c'est peut-être par une suite de ce besoin poussé à bout que les sociétés ont pris naissance. Il y a sans nul doute des bornes infranchissables, imposées par la nature des choses, à l'extension des sociétés cellulaires,

c'est-à-dire aux dimensions des organismes. Les organismes parvenus à cette limite (variable d'ailleurs pour chaque embranchement et chaque classe) ne sauraient donc *organiquement* continuer à satisfaire leur besoin inassouvi de conquête pacifiante. N'est-ce point pour cela qu'aux plus hauts degrés des divers types vivants, devenus de la sorte inextensibles, — c'est-à-dire, parmi les formes supérieures des zoophytes, des insectes, des vertébrés, — les représentants les plus élevés de ces types, comme s'ils renonçaient à l'espoir de progrès ultérieurs en continuant à suivre les voies de la vie, imaginent entre les êtres vivants un nouveau rapport que nous appelons social, répétition agrandie et transfigurée du lien vital, et aussi propre à pacifier et solidariser les organismes que celui-ci excelle à faire collaborer les éléments de chacun d'eux? De là peut-être (??) l'apparition du monde social. Il débute bien bas, dès les plus humbles rayonnés. On voit qu'il répond à un vœu vital bien en raciné, bien antique. Qui sait si la société n'est pas l'épanouissement, l'émancipation de la vie, et, par suite, le plus clair miroir où nous puissions lire sa nature?

III

Aussi bien est-ce aux sociologistes, mais par malheur à des sociologistes très incomplets, aux économistes, et à des économistes d'une seule école, la seule florissante de son temps en Angleterre, que Darwin a emprunté ses principales idées. Malthus lui a soufflé la tendance de tous les êtres à se multiplier suivant une progression géométrique; toute l'école de Manchester lui a inspiré la vertu magique attribuée à la concurrence soit vitale, soit industrielle. La sélection en découle : il y a longtemps que ces écrivains, sans parler des utilitaires, avaient fondé le progrès de l'industrie sur la survivance des plus aptes et sur l'accumulation forcée d'insensibles perfectionnements! Il n'y a pas jusqu'à la théorie de la rente de Ricardo qu'on ne sente confusément sous l'importance attachée par l'illustre transformiste aux moindres particularités avantageuses des variations individuelles conservées, véritables monopoles naturels. Un Smith ou un Bentham naturaliste : voilà Darwin, c'est-à-dire à coup sûr, ne l'oublions pas, un des plus puissants génies de notre époque.

Certainement s'il avait mieux écouté les économistes, il aurait pu les entendre vanter le travail aussi bien que la concurrence. Et le travail, qu'est-ce sinon à peu près la seconde des deux classes de

rapports sociaux distingués ci-dessus? — Mais cela n'eût pas suffi. Il est un point essentiel que les économistes omettent toujours, dont je n'ai point parlé plus haut, et qu'il faut toucher enfin. Ce n'est ni la lutte, nous le savons, ni même, à vrai dire, le travail, qui est la source des progrès sociaux. La lutte d'abord n'est utile que lorsqu'elle force à travailler, et elle n'est *progressiste* que lorsqu'elle force à travailler suivant certains procédés préférables. Spécialement, la concurrence industrielle ne sert à faire avancer l'industrie que parce qu'elle tend à propager les meilleurs procédés de fabrication, en obligeant tous les producteurs qui ne les emploient pas encore à les adopter dorénavant. C'est l'imitation ici, c'est-à-dire le travail, qui est salutaire, et non pas précisément la concurrence qui agit seulement en poussant à l'imitation. Mais qui dit imitation dit invention; des copies supposent un modèle. Si les économistes avaient pris la peine de voir que le travail (avec un grand T), une de leurs principales idoles à majuscules, est tout simplement un faisceau d'actions similaires, une somme d'imitations, ils auraient évité bien des erreurs et simplifié bien des difficultés. L'idée du Travail ne se serait jamais présentée à eux sans son corrélatif, l'idée d'invention (avec un grand I); ils n'auraient donc pu omettre celle-ci que par une véritable décapitation de leur science¹, ou confondre abusivement la seconde notion avec la première comme l'espèce dans le genre, et reléguer les inventeurs parmi les travailleurs. Singulière espèce d'où sort le genre! De là tant de fausses définitions que le socialisme a exploitées. Sous le même vocable *produit*, par exemple, on range à la fois les produits dits matériels et les produits dits immatériels, brouillant pêle-mêle les découvertes et leur propagation, les créations de l'art et leurs reproductions industrielles. On rend ainsi inexplicable et injustifiable la propriété artistique et littéraire. — « Le travail, dit-on encore, est la source de toute richesse et de toute civilisation. » Tel est l'axiome d'où partent, avec l'agrément des économistes, les socialistes. On n'a point l'idée de contester cela. Or, cela admis, la légitimité des prétentions exorbitantes émises par les travailleurs, ou soi-disant tels, en découle logiquement. La seule manière de les réfuter ou de les réduire à leurs justes proportions, est de mettre en lumière la part capitale de l'invention dans la formation des valeurs et des richesses. Qu'on découvre une matière textile meilleure que le coton, et toutes les manufactures de coton vont perdre les neuf dixièmes de leur valeur. Qu'on découvre un

1. N'oublions pas pourtant l'ouvrage de Babbage sur les machines, où l'invention est mise à sa place, mais incidemment.

aliment préférable comme vertu nutritive, comme facilité de culture et bon marché, au blé et à la pomme de terre, toutes les minoteries sont réduites à néant, et la valeur relative des terrains bouleversée. Qu'on découvre un procédé plus économique de chauffage, et tous les procédés usités sont dépréciés sur-le-champ. Qu'on découvre en poésie, en musique, en peinture, sur la scène, un *beau nouveau*, comme dit Edgar Poë, aussitôt tous les genres anciens perdent leur vogue, on ne vend plus ou presque plus les productions de leurs adeptes. Il n'y a pas une valeur agricole, industrielle, esthétique ou autre, qui ne soit à la merci d'une découverte éventuelle. A l'inverse, il dépend aussi d'une découverte possible de donner une grande valeur à ce qui est actuellement sans valeur. Quel prix acquiert un terrain stérile le jour où on y découvre par hasard un filon de kaolin !

Voilà la vraie source de la valeur et voilà pourquoi la classe la plus inventive d'une société, fût-elle la classe la plus oisive, surtout s'il y a lieu de penser que le loisir relatif est une condition indispensable de liberté d'esprit et de fécondité d'imagination, a droit à sa large part des biens sociaux. Voilà aussi pourquoi, le capital, cette autre idole des économistes qui l'adorent sans le comprendre, n'est nullement du travail accumulé, ou du moins n'est pas cela essentiellement, mais bien, avant tout, de l'invention accumulée¹. On s'est torturé l'esprit pour le définir en le distinguant nettement, comme on en sentait la convenance, des simples produits du travail. Les plus rapprochés de la vérité ont dit : C'est la portion des produits destinée à les reproduire. Susciter des reproductions, c'est bien là, en effet, la vertu éminente du capital tel qu'il doit être entendu. Mais à quoi est-elle inhérente ? Aux produits, à une certaine espèce de produits ? Non, aux initiatives heureuses dont le souvenir s'est conservé. Le capital, c'est la tradition, la mémoire sociale qui est aux sociétés ce que l'hérédité, mémoire vitale, énigmatique dans sa nature, est aux êtres vivants. Quant aux produits épargnés et mis en réserve pour faciliter la réalisation de nouveaux exemplaires conformes aux modèles conçus par des inventeurs, ils sont à ces modèles, véritables germes sociaux, ce que le cotylédon, simple approvisionnement de la semence végétale, est à l'embryon. A ceux qui professeraient encore le dogme du progrès indéfini, je ferais remarquer que ma définition permet de lever l'objection la plus redoutable où leur thèse se heurte : le moyen âge succédant aux splen-

1. Que le lecteur veuille bien se reporter à mon article d'octobre 1881, dans la *Revue philosophique*, sous ce titre : *La Psychologie en économie politique* (seconde partie).

deurs romaines. Tout le travail accumulé par les générations de l'empire, routes, ponts, cirques, thermes, aqueducs, bibliothèques, a été à cette époque anéanti, et si le capital n'est que du travail, il est certain qu'alors l'humanité a perdu ses forces reproductives, rétrogradation manifeste. Mais il n'en est rien si le capital est avant tout, qu'on me passe le mot, un paquet de graines, qui s'est conservé sans déchet notable dans le fond de certains cloîtres, en attendant de beaux jours nouveaux, et qui même s'est accru pendant ce long hiver, de quelques semences précieuses d'où le monde moderne est éclos. — Dans un article publié ici en septembre 1882, sur les traits communs de la nature et de l'histoire, nous avons indiqué quelques-unes des nombreuses et frappantes analogies que présentent les trois grandes formes à nous connues de la répétition universelle, à savoir l'ondulation dans le monde inorganique, la génération (y compris la nutrition) dans le monde vivant, et l'imitation dans le monde social. Je ferai observer que les considérations ci-dessus donnent une suite à ce parallèle. En effet, les économistes qui font du travail, c'est-à-dire d'une des branches de l'imitation, le seul agent des progrès sociaux, reproduisent en sociologie le point de vue biologique de Darwin qui fait de la génération ordinaire l'unique facteur du progrès vital. De même que ces économistes, on a pu le voir aisément, méconnaissent en ceci la part capitale de l'invention, source intermittente et multiple du travail continu, ainsi Darwin a le tort, suivant nous, d'omettre l'action prépondérante d'une *inconnue* qui réside dans l'intimité infinitésimale pour ainsi dire de l'élément vivant, et qui est ou semble être aux faits vitaux ordinaires ce qu'une découverte est aux idées reçues, ce qu'un trait de génie est à une journée d'ouvrier. Darwin a voulu, en d'autres termes, faire résulter de l'entassement même des répétitions biologiques les innovations de la vie, tandis que nous voyons clairement parmi nous, dans nos organismes sociaux, les répétitions naître des innovations, les travaux industriels des théories scientifiques, les imitations des inventions. Sa confusion est analogue à celle des économistes. Mais il importe de bien distinguer ce qu'ils confondent.

Quoique, assurément, l'inventeur ait presque toujours beaucoup travaillé, et que, parfois, le travailleur découvre, l'inventeur, par des traits caractéristiques, diffère du travailleur. Inventer, c'est une grande joie; travailler, c'est toujours une peine. Quand l'homme de génie a dit *εὕρηκα*, toute sa fatigue antérieure n'est plus rien; et, de fait, importante ou non, prolongée ou brève, elle ne compte pour rien dans la valeur de sa découverte, dans le dédommagement pécuniaire

qu'il va en retirer. C'est sa joie qu'on va lui payer, non sa peine. S'il était mort une minute avant la félicité de sa trouvaille, toute la douleur de sa recherche eût été une non-valeur. Et c'est plutôt à l'intensité de son plaisir qu'à celle de son effort que le prix de sa création est proportionné. Ne voir donc, dans ce vin que je bois, dans ce wagon où je monte, dans ce livre sur *l'origine des espèces* que je relis, dans tout ce que je consomme, autre chose que le fruit des sueurs humaines, des sueurs du vigneron, du fabricant de machines, du typographe, c'est un point de vue aussi erroné que navrant; et il est à la fois plus exact et moins triste, d'y voir l'incarnation des ravissements enthousiastes de Noë ou de tout autre, de Watt, de Stephenson et de Darwin. Il peut sembler singulier qu'un homme soit ainsi remercié de son bonheur. Mais la chance de l'inventeur est injuste à peu près comme la beauté est inutile. Toute branche du travail, c'est-à-dire toute justice, provient de cette injustice-là, comme toute utilité est suspendue à cette inutilité supérieure.

Inventer, en second lieu, c'est se dévouer, qu'on le sache ou non; travailler, c'est, sciemment ou non, poursuivre son intérêt. L'inventeur devient la chose de son idée fixe, elle l'emploie. Il ne la poursuit pas parce que, avant de la désirer, il l'a jugée son bien suprême; mais elle se fait son bien suprême parce qu'il la poursuit. Le travailleur, au contraire, sait, avant de travailler, les biens qu'il recherche, et ne s'attache à son travail que comme au moyen de les acquérir. Il emploie l'idée de l'inventeur qui a été employé par elle. Mais, dira-t-on, l'intérêt personnel n'est-il pas toujours le mobile de nos actions? Non, à moins qu'on ne réduise cet axiôme banal, comme on le fait le plus souvent, à une pure tautologie. Si l'on entend par là qu'un objet désiré se présente toujours comme agréable, je ferai observer qu'un objet paraît agréable, justement parce qu'il est désiré, et cette proposition merveilleuse revient à dire au fond qu'on désire toujours ce qu'on désire. Mais pourquoi désire-t-on ceci plutôt que cela? Est-ce toujours par intérêt personnel? Nullement, car l'intérêt personnel, si l'on veut donner une portée véritable à cette expression, suppose qu'on a déjà éprouvé beaucoup de désirs, recherché beaucoup de choses sans aucune préoccupation de cet intérêt. On ne peut poursuivre sciemment ou inconsciemment *ses biens* qu'après les avoir *formés*. Il y a un âge où nous projetons pour la première fois autour de nous nos désirs dans le vaste monde, comme des flèches neuves; c'est l'âge où nous concevons nos *buts*, où nous *formons* nos biens. Puis, vient un second âge où, après les avoir faits, nous les *poursuivons*. Mais l'inventeur,

lui, ne dépasse jamais le premier. C'est là sa marque distinctive. Le travailleur arrive promptement au second. Mais lui-même, je le répète, ne met et ne peut mettre son égoïsme, toujours acquis et toujours incomplet, qu'au service de son désintéressement initial. Tous ses calculs ont pour données ses convictions ou ses passions, qui, soit copiées, soit spontanées à l'origine, vivent par lui et non pour lui.

C'est là ce que les utilitaires ne sauraient comprendre. Et Darwin, qui a sucé leur lait, reste imbu de leur préjugé. Son utilitarisme biologique s'évertue à expliquer la formation de la nature vivante, abstraction faite de toute considération esthétique. Il considère comme une cause, et la première des causes, l'intérêt personnel qui est un effet; car chaque inventeur, en créant un nouveau besoin, ajoute *un nouvel intérêt personnel*, à ceux que l'humanité avait acquis déjà de la même manière. Et chaque inventeur est un esthéticien, que les gens positifs ont pour chef de file. Avant d'être une production et un échange de services, la société est d'abord une production et *échange de besoins* aussi bien qu'une production et *un échange de croyances*; c'est indispensable. Tous les services qu'on peut se rendre en société sont la satisfaction de besoins qui, pour la plupart, (je pourrais dire en totalité, mais ce n'est pas le lieu de démontrer ce point) ont été gagnés par contagion imitative, et qui, au fur et à mesure de leur apparition initiale, ont *suivi, non précédé*, — dans le public, du moins, — les inventions propres à les satisfaire. Mais n'en est-il pas de même, sans doute, des fonctions de l'être vivant? On dit qu'elles valent aux organes qui leur sont le mieux adaptés le privilège de la survivance; ne serait-il pas plus vrai de dire que ce sont originairement des organes inattendus et jusqu'alors inutiles, qui les ont suscitées? C'est, à coup sûr, un vertébré aquatique, *vivant dans l'eau*, qui a le premier *inventé* un appareil respiratoire adapté à la vie des vertébrés dans l'air, à peu près comme c'est un homme accoutumé à voyager à pied, à cheval ou en voiture, qui a imaginé la locomotive. Ce ne sont pas les conditions nouvelles d'existence qui, même avec l'auxiliaire de la sélection, peuvent rendre compte des innovations qui rendent possibles ces nouvelles conditions de vie. Ce n'est pas non plus précisément en se répandant au sein de nouveaux milieux, qu'une religion se transforme, c'est avant cette diffusion qu'elle se modifie plus ou moins spontanément par une initiative accidentelle, qui la rend propre et la fait aspirer à conquérir de nouveaux peuples, de nouvelles couches sociales. Grâce à la modification bouddhique du brahmanisme, celui-ci, sous une forme nouvelle, a pu déborder en Tartarie et en Chine; mais le bourgeon de cette branche gourmande a poussé

chez les Hindous mêmes. Transformé en christianisme, le mosaïsme a pu envahir le monde romain, hors des bornes étroites du champ hébreu, mais la doctrine du Christ a germé à l'ombre de la synagogue.

Ces exemples et tant d'autres doivent nous donner à réfléchir. Certes, si nous ignorions que le Christ et Bouddha eussent existé, si nous connaissions seulement *grosso modo*, les rapports de doctrine existant entre le mosaïsme et le christianisme, entre le brahmanisme et le bouddhisme, nous serions portés à penser que leur différenciation s'est produite par le simple effet de leur propagation dans des mondes différents. En cela nous nous tromperions complètement, quoique avec toutes les apparences en notre faveur.

Ce n'est qu'un exemple hypothétique, mais l'histoire des sciences pourrait nous fournir bien des exemples réels de théories aussi fausses que vraisemblables. Avant la découverte de l'électricité, le phénomène de l'éclair et du tonnerre était, nous le savons maintenant, inexplicable. Cependant on ne laissa point de l'expliquer. Boerhaave présenta une explication spécieuse qui fut unanimement adoptée. L'éclair était produit par l'inflammation de particules graisseuses, oléagineuses, explosibles, émanées de la terre et tenues en suspension par les nuages; le tonnerre, par les explosions successives de ces particules, rassemblées en masses distinctes. La spéciosité de cette théorie, qui nous fait sourire aujourd'hui, doit nous tenir en garde contre tant d'autres systèmes qui se disent en mesure d'expliquer par les seuls agents et les seules forces à nous connues, sans reconnaître la possibilité d'un inconnu essentiel, des faits tout autrement merveilleux que le tonnerre et la foudre, à savoir les phénomènes de la vie.

IV

Je suppose qu'on veuille appliquer au progrès des constructions navales et de la navigation, c'est-à-dire en quelque sorte à l'anatomie et à la physiologie nautiques comparées un *sélectionnisme* social calqué sur celui de Darwin. Voilà des vaisseaux ou des barques de tous genres, à vapeur, à voiles, à rames, à quille ou sans quille, paquebots, frégates, chalands, canots, gondoles, pirogues, sans compter tous les types de vaisseaux et de barques fossiles, la galère antique, par exemple, dont le secret n'est pas entièrement retrouvé. Il faudra donc dire que les grands vaisseaux sont le résultat de la

concurrence nautique des vaisseaux moindres, dont les dimensions se sont accrues par degrés à cause de l'avantage que pouvaient présenter les plus grands et de la tendance qu'on avait à reproduire par imitation les plus avantageux. Il faudra dire encore que le vaisseau à voile s'est peu à peu, et à la longue, par une accumulation de variétés individuelles perpétuées traditionnellement, transformé en bateau à vapeur, parce qu'un navire s'est trouvé qui, par hasard, est né muni d'une petite chaudière, puis un autre qui, à la petite chaudière, a ajouté un piston, puis d'autres successivement qui ont broché sur le tout par l'addition d'une roue à aubes, ou la substitution d'une hélice à la roue, ou la superposition d'une cuirasse en fer, etc.

Quoi de plus naturel, si nous ne savions comment les choses se sont en réalité passées, qu'une pareille explication? Avec non moins de vraisemblance, on la surchargerait de beaucoup de considérations auxiliaires. Quand on voit chaque fleuve, chaque rivière, chaque canal même, avoir ses formes ou ses variétés propres de bateaux et de batelets, il paraît si manifeste que ces embarcations se sont d'elles-mêmes adaptées à leurs conditions d'existence! Nous savons cependant ce qu'une telle *adaptation* aurait de chimérique. Certainement, les caractères des embarcations d'un cours d'eau sont provoqués en partie par sa nature, par sa profondeur, sa largeur, la rapidité de son courant; mais ils sont *déterminés* par des usages constants, des goûts, des idées superstitieuses parfois, que les particularités du cours d'eau ne suffisent pas à justifier, et par le succès d'une première construction ingénieuse, dont l'ingéniosité aurait pu être différente. Cela est si vrai que, depuis la naissance d'un fleuve jusqu'à son embouchure, on voit, malgré les changements extrêmes survenus entre ces deux points dans sa profondeur, sa largeur, sa vitesse et ses autres qualités, le type de ses bateaux se maintenir le même, grâce aux communications fréquentes de ses riverains et, par suite, au *courant d'imitation* mutuelle qui les entraîne incessamment.

Ce n'est pas non plus, — est-il nécessaire d'insister? — la concurrence maritime des vaisseaux qui a opéré leur transformation. Si l'on entend par là les batailles navales, elles n'ont réussi par elles-mêmes qu'à détruire un nombre incommensurable de flottes et de flottilles. Et, quant aux luttes commerciales des bateaux différents, plus ou moins bons voiliers, plus ou moins solides, plus ou moins amples, qui se disputent le commerce extérieur, on constatera également que, jusqu'à l'intervention d'hommes de génie souvent étrangers à la marine, d'astronomes principalement, de mathématiciens, de

physiciens, qui ont eu un beau jour des idées imprévues la veille (l'idée de la boussole par exemple) la concurrence ainsi entendue a abouti tout au plus, et encore indirectement, à de simples perfectionnements légers du type usuel. Mais comment? En surexcitant l'ardeur des constructeurs maritimes, qui travaillent, eux, qui collaborent entre eux, au lieu de lutter et de combattre; et en fortifiant la discipline, la hiérarchie, le patriotisme, l'honneur, choses non réductibles à l'égoïsme, qui distinguent si éminemment les matelots et les officiers de chaque vaisseau. Le travail, d'ailleurs, n'a pas été ici plus fécond par lui-même que la lutte par elle-même. C'est en innovant, non en imitant, c'est en tant qu'inventeur, non en tant que travailleur, que l'ouvrier, au cours du travail, a rencontré l'idée d'un perfectionnement, petite invention greffée sur une autre. Il n'est pas vrai, du reste, que le travail ait pour effet nécessaire, ni même habituel, de stimuler l'esprit inventif. Il l'engourdirait plutôt au delà d'un certain degré, par l'automatisme qu'il engendre. Ce ne sont pas d'ordinaire les écoliers, ni les ouvriers les plus laborieux, les plus piocheurs, qui sont le plus imaginatifs. Quant aux grandes et capitales inventions, il est clair qu'elles ne sont pas la simple *sommation séculaire d'insensibles perfectionnements*, et il ne me paraît pas plus démontré que les types caractérisés du monde vivant aient été engendrés par une méthode analogue. Avec leur prétention d'expliquer le monde vivant au moyen de variations infinitésimales multipliées par un temps quasi-infini, les évolutionnistes me semblent tirer de leur côté le fameux théorème, par lequel le P. Graty croyait démontrer l'existence de Dieu.

Revenons à nos navires pour observer que jamais, sans l'heureuse idée, venue sans doute à un astronome et non à un matelot, d'appliquer les connaissances astronomiques à la direction des vaisseaux phéniciens, jamais le plus hardi commerçant n'aurait osé s'aventurer dans la haute mer. Ce n'est pas non plus la rivalité des marins commerçants, ni même l'activité accrue de la navigation qui ont suggéré l'idée de la boussole, l'idée du bateau à vapeur, l'idée de l'hélice. — Enfin, ce n'est pas peu à peu, et *par transitions continues et continues* que le passage s'est accompli de la galère à notre trois mâts; de celui-ci au navire à vapeur; puis au *monitor*. Il serait aisé pourtant de justifier en apparence cette fausse vue en observant que le renouvellement du matériel de la navigation suivant chacun de ces types distincts n'a jamais été que graduel, et qu'il a existé, qu'il existe encore des types hybrides de bateaux mus à la fois par les rames et la voile, par la voile et la vapeur. Mais nous savons que cette continuité superficielle et illusoire dissimule une discontinuité fon-

damentale, à peu près comme la continuité de nuances du spectre solaire suppose la discontinuité des trois couleurs. Nous savons que le jour, l'instant, où a été conçue l'idée essentielle d'un type nouveau, a marqué, à l'insu des contemporains, une nouvelle ère, juxtaposée à la précédente, mais n'en dérivant pas directement. Nous savons aussi qu'à partir du moment précis de cette conception, une période, relativement courte en général, s'est ouverte, pendant laquelle ce germe social a été nourri, complété, perfectionné, jusqu'au moment où, définitivement constitué en une harmonie stable, il est entré dans une phase nouvelle relativement très longue et destinée à durer indéfiniment, la phase de sa propagation imitative. Quant le métier à tulle, par exemple, ou le métier à bas, ou le télégraphe, ou la photographie viennent d'être découverts, les perfectionnements se succèdent si vite que la machine construite d'après les derniers dessins, inachevée encore, est déjà démodée. Puis, cette sève s'épuise, et un long temps de stabilité fructueuse s'écoule pour le bonheur des industriels. — N'y aurait-il pas eu à l'origine de chaque espèce en voie de se fixer quelque chose d'analogue à cette rapide période de formation par entassement précipité d'inventions auxiliaires? et sa fixation n'aurait-elle pas été de même l'épuisement inévitable de cette veine heureuse?

Une dernière observation. Quoiqu'elles créent le besoin du public plutôt qu'elles n'y répondent, les inventions sont le plus souvent demandées par les aspirations d'une minorité d'élite, longtemps avant d'apparaître à la suite d'un labeur ingrat et prolongé. Le problème de la navigation à vapeur ou du moins par un procédé mécanique supérieur à la voile, était posé par les académies savantes dès le milieu du XVIII^e siècle. Auparavant, en 1707, un premier et presque heureux essai de bateau mû par une imparfaite machine à vapeur, avait été imaginé et exécuté par Papin. Depuis cette date, jusqu'en 1807, pendant un siècle, le génie des inventeurs s'est exercé à produire des essais successifs, soit copiés les uns sur les autres avec variantes, soit spontanément produits en France, en Angleterre, en Allemagne, qui, si l'on excepte le bateau du marquis de Jouffroy en 1783, étaient tous défectueux sous quelques rapports et insuffisants, mais de plus en plus rapprochés du but visé. Fulton le premier; ou le second après M. de Jouffroy, imagina un bateau à vapeur industriellement exploitable, viable; et, après lui, des inventeurs non moins ardents, non moins nombreux que leurs prédécesseurs, ont contribué à améliorer sans cesse le type adopté. On peut dire que, depuis le moment où la question de la navigation à vapeur a été posée, une série (en apparence continue) de solutions

meilleures, s'est déroulée, soit avant, soit après celle de ces améliorations successives qui a eu la première la chance d'être *pratique*. Mais, tandis que le moindre des perfectionnements postérieurs à celle-ci procure des millions de bénéfice à son auteur, aucun des perfectionnements antérieurs n'a valu à son inventeur autre chose que des déboires, la ruine, la misère, et mille avanies. Qu'on voie le sort de Papin. Il a donc fallu qu'un sentiment autre que l'intérêt personnel ait suscité cette série de développements antérieurs, non seulement inutiles mais nuisibles, sans lesquels l'utilité immense et indéfinie des développements postérieurs n'aurait jamais pu être produite. Il a fallu du moins que ces acheminements graduels vers le navire à vapeur tel que nous le connaissons aient été causés non par une provocation extérieure, non par un triage quelconque et une sélection des plus utiles, ou plutôt des moins nuisibles, mais par une inspiration intérieure, par un élan spontané d'hommes de génie dévoués à cette œuvre.

L'observation précédente ne fait que confirmer sous une autre forme une objection souvent émise contre Darwin. Sans doute, entre deux espèces rapprochées, on peut toujours imaginer, et il est même possible qu'il y ait eu, en effet, une chaîne graduée de variétés individuelles conduisant presque insensiblement de l'une à l'autre. Mais, très souvent, ces variétés n'ont pu être une cause de supériorité qu'à partir d'un certain moment; jusque-là elles constituaient, non seulement des inutilités, mais des infériorités véritables, comme par exemple une nageoire en train de devenir une aile, mais encore impropre au vol, ou un aiguillon d'abeille en train de s'allonger pour plonger au fond d'une certaine fleur, mais encore trop court pour y atteindre, etc. De même, en effet, que la série des degrés d'une invention se divise en deux parts, l'une inexploitable encore, l'autre exploitable, de même la série des transformations spécifiques, qui doivent aboutir à la formation d'une nouvelle espèce vivante, peut se partager en deux portions, l'une *non viable* encore, l'autre *viable*. Or, des deux, la seconde seule, à la rigueur (et moyennant bien des hypothèses accessoires qui, si on les pousse à bout, rendent superflue l'hypothèse principale, par exemple, les variations individuelles spontanées et la corrélation de croissance), est ou paraît explicable par la sélection naturelle étayée de la sélection sexuelle. Mais la première ne saurait l'être; et elle doit être, par suite, attribuée à une cause inconnue. Quelle raison cependant y a-t-il de penser qu'après avoir poussé la première portion de la série, cette cause mystérieuse a brusquement cessé d'agir et cédé la place à une cause reconnue inefficace et inapplicable jusque-là? Un même principe, soyons-en

certains, suscite ces faits, un même souffle presse ces vagues ; et, s'il nous est caché, nous avons le droit de conjecturer sa nature.

V

Le vieux Cournot avait raison d'écrire en 1872 : « Que deviennent les beautés de la création organique dans un système qui ne tient compte que de l'utilité fonctionnelle des organes ? N'est-ce pas juger des perfectionnements de la nature vivante, comme on reproche à certains économistes de juger du progrès des sociétés humaines, uniquement d'après le relevé des produits et des consommations ? » Et il ajoute qu'une création bien autrement rude, bien autrement terne, aurait donné au principe de la concurrence vitale et de la sélection une satisfaction suffisante. Cette observation n'a rien perdu de sa force, même après que, par l'hypothèse supplémentaire de la sélection sexuelle, Darwin s'est efforcé d'expliquer d'une façon tout utilitaire l'incomparable luxe esthétique des faunes et des flores terrestres ou sous-marines. Son école aussi, à commencer par M. Grant-Allen, a fait de grands efforts en ce sens, et non en pure perte. Mais, en admettant que quelques beautés extérieures et purement décoratives, dit très bien M. de Hartmann, rentrent dans le domaine de cette explication, « elle laisse en dehors la forme typique, fondamentale, qui, avant tout, détermine l'espèce. » De la sélection sexuelle aussi bien que de la sélection naturelle, nous dirons à notre tour : Elles sont en général, au principe inconnu, à l'*x* et à l'*y* mystérieux des créations vivantes, des *adaptations* et des harmonies organiques, ce que, dans nos sociétés, la *critique*, sous toutes ses formes, est à l'*invention*. La critique, l'esprit de discernement et d'analyse qui fait l'*homme pratique* dans la vie d'affaires, qui fait l'*homme de goût* dans la vie de plaisir et d'art, rend de signalés services en opérant sans cesse le triage des meilleures idées inventées par autrui. Mais elle est justement l'opposé de l'invention, esprit de combinaison et de synthèse, qui fait le créateur en tout genre. Trier, désunir, c'est à combiner, à joindre ; sacrifier, détruire, c'est à innover, à créer, ce que le *non* est au *oui*. Or, la négation implique une affirmation préalable, l'analyse ne saurait s'exercer que sur les produits de la synthèse, et l'on n'aurait jamais, en science sociale, l'idée d'intervertir ce rapport, c'est-à-dire de supposer que le progrès des beaux-arts, des religions, des législations, des

gouvernements, des langues, est dû d'abord et surtout au travail des critiques littéraires ou des critiques d'art sans nulle inspiration des poètes et des artistes, aux disputes des théologiens sans nulle révélation des fondateurs de sectes, aux discussions des parlements sans nul acte d'autorité, sans nul projet de loi émané d'un homme d'État, aux pointilleries des grammairiens sans nulle création linguistique dans un âge reculé. Quand les Chambres se mêlent de gouverner, nous savons de quelle manière les peuples marchent la tête en bas.

A l'égard des inventions linguistiques, dont je viens de parler, j'ouvre une parenthèse pour remarquer qu'on fera sans doute difficulté pour me les accorder. A mesure, en effet, qu'une invention s'éloigne dans le passé, et que le besoin auquel elle a donné naissance et satisfaction devient plus général, plus enraciné, plus instinctif, nous sommes de plus en plus portés à la révoquer en doute, à supposer que *cela s'est fait tout seul*. C'est un effet de cette paresse ou de cette fatuité d'esprit qui nous porte sans cesse à nier l'existence de l'inconnu. On a bien nié celle d'Homère. Il n'est pas impossible qu'un jour vienne, où les noms de Watt, de Stephenson, d'Ampère, d'Edison, étant oubliés, on verra des évolutionnistes persuadés que la machine à vapeur, la locomotive, le télégraphe électrique, le téléphone ont eu pour auteur tout le monde et personne, à peu près comme on admet à présent que se sont faites les langues et les institutions nationales ou les espèces vivantes. Les langues, observons-le, ne sont plus maintenant, et depuis de longs siècles, qu'un simple moyen d'échanger des idées, du moins pour les adultes; car, pour l'enfant, parler est toujours l'œuvre principale et l'une des plus grandes joies de son âge, de même que marcher. Il court pour courir, il bavarde pour bavarder, *esthétiquement*, avant de marcher et de parler *utilitaire-ment*. Or, quand ce qui a commencé par être un but, un premier rôle, finit par devenir un moyen, une utilité, quand la volonté consciente et délibérée est tombée dans l'habitude, on oublie la cause de l'acte habituel, ou, si on la cherche, on est bien plus enclin à en rendre compte par un instinct inné que par une série de déterminations volontaires. Cependant, n'avons-nous pas des raisons de penser que le langage, aujourd'hui pur outil, a été une œuvre d'art dans l'antiquité? Et, en remontant plus haut, par induction, n'entrevoions-nous pas les époques où l'enfance de l'humanité, comme aujourd'hui encore l'enfance de l'homme, s'évertuait délibérément à parler, et tournait vers les créations ou les perfectionnements linguistiques, comme aujourd'hui vers le progrès de la locomotion, l'effort collectif de son imagination? Ainsi s'expliquerait notamment le luxe

des déclinaisons et des conjugaisons dans le passé le plus ancien de nos langues aryennes, dont la grammaire, chose remarquable, a été se simplifiant à mesure que leur dictionnaire se surchargeait. Il était naturel, en effet, qu'en devenant outil, l'œuvre d'art perdit ses ciselures et acquit plus de poids.

On me permettra d'insister sur ce point, et de ne pas fermer encore cette longue parenthèse, car, de toutes les choses sociales, la plus comparable à un organisme c'est une langue, et on ne s'est pas fait faute de mettre en relief cette similitude, sur laquelle je dois appuyer dans cette comparaison du darwinisme naturel et du darwinisme social. Le résultat le plus net de notre psychologie contemporaine, si pénétrante, a été, je crois, de montrer, que d'une part, toutes les notions présentes dans l'esprit de l'adulte, à l'état de simples termes propres à entrer dans la construction de ses jugements (idées d'espace, de temps, de mouvement, idées d'un arbre, d'un animal, d'un homme...) ont été formées à l'origine par des jugements oubliés qui sont encore tout leur être (jugements de localisation ou d'attribution); d'autre part, que toutes les contractions musculaires aisées et quasi inconscientes chez l'adulte et au service de sa volonté actuelle, ont été jadis des acquisitions pénibles et directement voulues. — A l'inverse, et pour compléter ces deux observations, on peut ajouter d'abord, que tout jugement conscient porté par l'adulte est destiné ou est propre, en se répétant, à devenir une simple notion de plus en plus passive, de plus en plus semblable à une impression immédiate; puis, que tout but, tout acte volontaire émané de l'adulte est destiné, ou est propre, en se répétant, à se condenser en habitude, en instrument de volonté. — Ces deux couples de formules, qui ont, à mon avis, une grande importance psychologique, nous autorisent, par une application des plus légitimes à formuler les lois sociologiques suivantes, dont la portée n'est peut-être pas moindre : 1° Tous les dogmes unanimement acceptés par une époque et *naturalisés* en elle, ont été, à une époque antérieure, des théories surprenantes, chaudement combattues; toutes les croyances ont été des sciences; et toutes les sciences aspirent à devenir croyances, toutes les théories aspirent à devenir catéchismes; 2° tous les usages sociaux (langues, institutions, coutumes juridiques, politesses, rites) qui constituent la procédure ou l'outillage d'une époque pour la réalisation de ses fins propres, de son singulier et nouvel idéal, ont été eux-mêmes les grands desseins et les innovations personnelles d'âges précédents; et l'idéal réalisé de chaque âge tend à devenir le rituel ou le matériel de de l'âge suivant. — Par où l'on voit, incidemment, que l'utile vient du beau. — Dans un de ses fragments les plus intéressants, M. Spen-

cer définit au contraire le beau comme le caractère de ce qui a cessé d'être utile. Je crois plus exact et plus vrai de définir l'utile ce qui a cessé d'être beau, et d'attacher l'idée de beauté à ce qui n'est pas utile encore mais dont l'utilité s'annonce déjà, par exemple à une formule mathématique qu'on sent féconde en applications ultérieures, — à la découverte, qu'on sent et qu'on sentira toujours riche en nouveaux emplois possibles, du transport électrique de l'énergie, — à un nouveau genre de poésie, de drame ou de musique qui va faire fureur, mais avant qu'il ait fait fureur ou du moins qu'il ait déployé tout son succès et soit devenu banal, c'est-à-dire utile, — à une femme avant les plaisirs dont, comme beauté, elle est la promesse ou le songe, et dont, comme conquête, elle ne sera que l'instrument.

L'histoire n'éclaire, par malheur, qu'une faible partie du progrès social; mais, partout où s'étend sa lumière, les généralisations qui précèdent ne trouvent-elles pas leur confirmation? Partout et toujours, ne voyons-nous pas un grand siècle, une grande nation s'immoler à son œuvre caractéristique, à un art ou à une doctrine qui, après elle, tombe dans le domaine commun? Au moyen âge, le christianisme désormais fixé et immuable en ses grands traits, assis et indiscuté dans les cerveaux comme la notion de l'espace ou du temps, aurait pu passer pour une idée innée chez les peuples européens, si l'on n'avait su en détail la dépense énorme de force d'esprit, de dissertations, d'apologies, de conciles, que ses fondations ont exigée pendant trois siècles. Au moyen âge encore, le droit romain, le *corpus juris* inviolable, vit à l'état de tradition séculaire dans le midi de la France, et on le jugerait inhérent à la race même de ces populations, si l'histoire n'apprenait que ce corps vivant de lois, né d'une autre race, est dû aux labeurs de juristes nombreux, qui ont aimé de passion le droit pour le droit, la logique pour la logique. Mais à l'inverse, le moyen âge a été créateur, il a découvert l'art gothique et l'imprimerie par exemple. Imprimer, c'est une passion et une joie véritable pour les premiers imprimeurs; bâtir des cathédrales, pour les premiers maîtres maçons. On pourrait ne pas s'en douter à voir nos typographes ou nos ouvriers actuels travailler à une édition elzévirienne ou à une église de style ogival. L'architecture et l'imprimerie, après avoir été au premier plan social, sont en train de passer au second. Il en est de même de la peinture qui, cultivée au xvi^e siècle par les plus grands hommes, par des génies de premier ordre tels que Léonard de Vinci ou Michel-Ange, tend, avouons-le, à se recruter dans un personnel moins éminent et à se contenter d'un rôle plus subordonné. Les esprits entrepre-

nants et inventifs sont eux-mêmes moutonniers, en ce sens qu'ils se laissent pousser les uns par les autres dans la voie des découvertes à faire. Au xv^e, au xvi^e siècle, ils se précipitaient pour découvrir, par la navigation, de nouvelles terres. De nos jours, ils se font industriels ou savants. Mais, ne nous y trompons pas, cette nouvelle fièvre se calmera comme tant d'autres. Dans quelques centaines d'années, quand les délinéaments principaux et les grandes lois définitives de la science, et aussi bien les inventions capitales de l'industrie, seront chose établie, connue et respectée de tous comme la grammaire d'une langue dont le dictionnaire seul est susceptible de s'étendre encore; dans cet avenir qui n'est peut-être pas très lointain, la science et l'industrie consommées ne seront plus appréciées sans nul doute que comme les assises nécessaires et inférieures d'un plus haut genre de vie purement esthétique, comme l'argile que pétrira, en ses combinaisons inattendues, la pensée poétique ou philosophique, qui sait même? religieuse. Alors, qui pourra comprendre la passion généreuse inspirée aux plus nobles âmes de notre temps par des expériences de physique? — Sans trop de hardiesse, je me crois en droit de conjecturer de nouveau après ces considérations, qu'il fut une phase humaine où la grande œuvre sociale, où la grande voie de l'invention, était la création du langage. Se faire des dieux, mais avant tout se faire un idiome : tel fut l'idéal et le labeur de l'homme primitif. Aussi l'intérêt que l'historien de la civilisation peut trouver à deviner les luttes de races, les invasions et les guerres, qui ont eu lieu à ces dates illisibles, est-il principalement mythologique et d'abord philologique. Il s'agissait de savoir, quand deux peuples se battaient, non, quelle industrie, quelle législation, quelle littérature supérieure l'emporterait sur l'autre ou serait battue, (car, des deux côtés, sous ces rapports il y avait bien peu à gagner ou à perdre) mais quelle langue, quelle religion s'imposerait à l'autre. Il n'y avait que cela d'intéressant pour la civilisation dans la pré-histoire, mais c'était beaucoup; car des caractères de la langue triomphante, encore plus que de la mythologie victorieuse, dépendait le pli indélébile de l'esprit humain futur.

Revenons enfin au darwinisme, après cette digression plus apparente que réelle. De même que l'utilité propre de la critique du public en tous genres est d'émonder l'arbre de l'invention, d'en abattre les branches excentriques, au profit de sa tige principale et de sa direction traditionnelle, ainsi le rôle éminent de la sélection paraît être de maintenir la pureté du type en retranchant ce luxe de variations individuelles qui tendent à le surcharger ou à le refondre péril-

leusement. En ce sens, on peut dire que la sélection, d'après l'aveu implicite de son auteur lui-même, travaille sur l'adaptation déjà éclos, au lieu de la former. Car la moindre variation individuelle, si on l'examine avec soin, est une harmonie originale, une modification totale qui, sans être radicale, frappe d'un cachet nouveau tous les organes à la fois. Ce qu'il y a de merveilleux dans le monde vivant, c'est précisément cette exubérance de créations harmonieuses et d'originalités voilées, qui, pour se présenter dissimulées sous la livrée de l'espèce et s'assujettir à son rythme antique et sacré, n'en sont pas moins vraies et profondes; c'est cette puissance débordante d'accords et d'effets improvisés; c'est cette prodigieuse imagination non moins propre à nous confondre d'étonnement que la prodigieuse mémoire appelée par Darwin hérédité. Mais en vérité, prendre pour point de départ, pour postulats biologiques inexplicables, ces variations individuelles et l'hérédité, cette imagination et cette mémoire, comme le fait le grand naturaliste, n'est-ce pas avouer au fond le caractère secondaire et subsidiaire, éliminateur et non créateur, du principe de la sélection? Ces broderies infinies sur des canevas éternels, ces modulations inépuisables sur des mélodies immuables, nous a-t-on jamais montré leurs sources, à la base du système?

On est réduit à invoquer ici une différenciation soi-disant inévitable produite par une complication soi-disant croissante, et à se fonder sur l'*instabilité* prétendue de cet *homogène* qu'on suppose, arbitrairement d'ailleurs, à l'origine des choses dans le passé, au fond des choses dans les éléments matériels. Mais, nous le savons déjà, rien de plus stable que l'homogène. C'est l'hétérogène, au contraire, qui aspire à l'homogène, et y arrive par degrés, comme le montre, par exemple, le spectacle de nos sociétés actuelles. D'autre part, toutes les lois que la science étudie consistent en répétitions de faits identiques, aussi bien les lois de la physiologie animale et végétale que celles de la physique et de la chimie. Par suite, plus vous imaginerez de lois pareilles s'exerçant sur des substances composées d'éléments entièrement pareils, plus vous devrez vous attendre à voir l'identité aller se renforçant, plus vous devrez regarder l'apparition d'une variation nouvelle comme un fait extraordinaire et miraculeux. En se superposant aux périodicités ondulatoires appelées lumière, chaleur, attraction moléculaire, les périodicités vivantes appelées fonctions n'ont pu qu'ajouter leurs chaînes propres aux liens d'acier qui déjà rivaient les éléments substantiels des corps. Et, si ces éléments sont identiques malgré qu'ils soient *autres* (chose bien étrange); s'ils sont dépourvus d'innés propres

d'états internes et d'indépendance rebelle au joug imposé des lois, si leurs mouvements sont des promenades réglées de forçats inertes tous coulés dans le même moule, il devrait y avoir bien moins d'anomalies encore dans le monde vivant que dans la nature inorganique. Dans cette hypothèse, on le voit, la production spontanée des variations individuelles sur lesquelles s'appuie Darwin est une impossibilité. Mais cette production est un fait acquis. Il faut donc renoncer à cette hypothèse, préjugé fondamental et entrave de la science.

En tout cas, l'analogie que nous constatons entre le rôle sociologique des inventions d'une part, et, d'autre part, le rôle biologique des variations individuelles, se poursuit jusqu'au bout. Dans la séance du 12 février ¹⁸⁸³ dernier, à l'Académie des sciences, M. Gaudry, après avoir prouvé que les diverses classes des êtres vivants ont inégalement progressé, ajoute : « Ces inégalités ne confirment pas l'idée d'une lutte pour la vie, dans laquelle la victoire serait restée aux plus forts, aux mieux doués. La paléontologie montre que le contraire a pu avoir lieu. Ce sont quelquefois les êtres les plus spécialisés et les plus parfaits dans leur genre qui se sont éteints le plus vite. *Paradoxides*, du Cambrien, *Slemenia* du Silurien, *Ptérichthys* du Dévonien, ont marqué le *summum* de divergence auquel leur type pouvait atteindre. Ils ne pouvaient donc plus produire de formes nouvelles, et, comme le propre de la plupart des créatures est de changer ou de mourir, ils sont morts. »

Cette observation, timidement présentée en ce qui concerne les espèces, s'applique manifestement et sans nulle réserve aux nations. En outre, la raison du fait nous est fournie par celles-ci. Chacune d'elles, après avoir réalisé la perfection dont son type de civilisation est susceptible, c'est-à-dire après avoir déroulé jusqu'au bout son écheveau d'inventions originales, se perpétue quelque temps encore et se propage par rayonnement d'imitation. Mais, comme l'imitation s'alimente d'une dépense de foi et de désir qui se perd en se communiquant et demande à se renouveler par de nouvelles découvertes pour ne pas s'amoindrir, il vient au moment où l'affaiblissement est sensible à tous les yeux et où des peuples neufs, à demi barbares, riches d'imagination enveloppée encore, éteignent d'un souffle cette lumière déclinante du passé. Sans différences dialectales, sans luxe de patois, où elle puise sans cesse de nouvelles locutions, une langue trop perfectionnée, décline; sans hérésies, une religion; sans nouveautés incessantes, une littérature; et de même, sans variétés et sans croisements, une espèce vivante.

VI

Insistons encore sur ce point capital. Entre les diverses parties dont se compose une même œuvre sociale, machine, poème, système, code, catéchisme, institution, etc., il règne une harmonie étroite qui consiste, d'abord en ce qu'elles ne se contredisent et ne se contraignent jamais, puis, en ce que presque toujours elles se confirment et collaborent au même but. Or, quand des œuvres multiples de divers genres ont été produites séparément et à la fois dans une même société, quand des inventions nombreuses, d'ingénieuses initiatives de toutes sortes y sont écloses, se disputant la faveur du public, le public trie chaque jour entre elles ; il adopte celles que ses goûts ou ses opinions déjà formés lui font préférer et qui ne tarderont pas du reste à modifier ses opinions et ses goûts ; il rejette les autres. Une espèce d'harmonie finit alors par s'établir entre les inventions favorisées. Mais cette harmonie qui donne aux ameublements, aux maisons, aux temples, aux vêtements, aux lois, aux mille aspects sociaux d'une même époque, un certain air de famille indéfinissable, est d'une toute autre sorte que la précédente, et elle est infiniment loin d'être aussi parfaite. Elle consiste, en effet, simplement d'ordinaire en ce que ces divers éléments de l'art, de l'industrie, de la philosophie d'un âge donné, répondent à des croyances qui ne se contredisent pas trop, ou à des besoins qui ne s'entravent pas trop. Cela suffit, il est vrai, pour que l'échange (contrat qu'il ne faut pas confondre avec la concurrence, avec la lutte) devienne possible entre les possesseurs des diverses œuvres industrielles, agricoles, artistiques et qu'un accord par réciprocité de services naisse de là. Même il se peut que, lorsqu'un chef d'État s'emparera de tous ces éléments nationaux en vue d'une fin politique, ce ne soit pas seulement en une assistance mutuelle, système d'utilités aux buts multiples, juxtaposés et non combinés, mais bien en une collaboration, système d'utilités organisées vers un but unique, que consistera la solidarité des œuvres sociales différentes. Mais ces deux degrés supérieurs d'harmonie vraiment positive auront été gravés, on le voit, par l'intervention soit de marchés entre co-échangistes, entre acheteurs et vendeurs, dont les volontés se sont jointes et non heurtées, et où l'on doit voir autant d'heureuses idées, d'inventions minuscules ; soit d'un plan gouvernemental, personnel et conscient, auquel on ne contestera pas le caractère d'une invention majeure dont

le propre est de se subordonner l'ensemble des autres. Quant à la rivalité des inventions concurrentes et à la préférence du public, critique et juge, pour certaines d'entre elles, qu'ont-elles produit par elles-mêmes? Rien que cette harmonie purement négative dont j'ai parlé en premier lieu. Dans la nation même la plus solidarisée économiquement, la plus politiquement centralisée, considérez, abstraction faite de l'emploi indirect, économique, que chaque besoin fait des autres, et du concours indirect, politique, qu'ils prêtent ensemble à l'un d'eux, considérez l'assemblage bizarre de besoins hétérogènes, d'idées sans nul lien, qui constituent le pittoresque état psychologique de cette société, ce qu'on appelle sa civilisation à un moment donné. Voilà le pêle-mêle, pas trop discordant toutefois, dont le sélectionnisme social a le droit de revendiquer la paternité. En fait d'organisation sociale, c'est là toute la part qui lui revient.

A un autre point de vue encore, les sociétés donnent lieu aux mêmes distinctions. Chaque nation, nous venons de le dire, a son équilibre interne, vraiment organique, fruit de ses échanges qui se multiplient et de sa centralisation qui s'accroît, héritage précieux des vertus et de l'héroïsme patriotique de ses pères. Mais il existe aussi un équilibre international, fruit de l'ambition, de l'égoïsme, et de la guerre, de la concurrence nationale et du triomphe des plus forts. Est-il nécessaire de faire remarquer à quel point ce dernier est inférieur à l'autre? Eh bien, il me semble, pareillement, que, si la sélection darwinienne a agi quelque part, c'est dans les rapports extérieurs des espèces différentes, formées d'ailleurs originairement en dehors d'elle. La seule harmonie naturelle dont elle puisse se faire honneur c'est donc l'espèce d'accord que réalise à chaque période géologique la faune ou la flore d'une région, ou le groupe général des faunes et des flores de la planète. Mais précisément cette harmonie-là, quoi qu'on en ait dit parfois, est la plus imparfaite ou la plus contestable de toutes celles que déploie sous nos yeux le monde vivant. Je reprocherai à M. de Hartmann, dont le travail sur le darwinisme est d'ailleurs si louable, de l'avoir exagérée et peut-être mal comprise. Il faut se garder de la juger comparable à celle qui éclate dans chaque organisme particulier. Ici, dans chaque organisme comme dans chaque nation, il y a à la fois assistance mutuelle des divers organes qui fonctionnent les uns pour les autres, et convergence de ces fonctions vers un but qui leur est commun, par exemple la génération chez tous les êtres, l'intelligence et la vie de relation chez les animaux supérieurs, sans parler de fins plus essentielles encore, sans doute mystiques et impénétrables, dont l'ignorance absolue nous empêchera toujours de comprendre le sens vrai de la vie. (Car quel

égyptologue à la vue des pyramides et des cryptes funéraires de l'Égypte, devinerait la raison profonde de ces étrangetés, s'il ne savait, par le déchiffrement des hiéroglyphes, le vœu intense d'une résurrection corporelle, la foi vive en des dogmes singuliers exprimés par là!) — Or, l'accord que nous observons entre les diverses espèces de plantes ou d'animaux, n'est jamais une collaboration; il est rarement une mutualité de services; et, quand ce cas se présente, — par exemple quand l'insecte sert à la fécondation de la fleur qui lui prépare son aliment, — nous sommes d'avis avec M. de Hartmann, et après avoir lu les beaux travaux de Darwin lui-même sur les orchidées, que de si merveilleuses concordances ne sauraient s'expliquer mécaniquement. Le plus souvent, d'ailleurs, cet accord trop vanté se réduit pour les organismes différents, à ne pas se nuire au delà de certaines limites, ou plutôt à ne pas tout à fait se détruire, plutôt qu'à s'entr'aider. Si les organes de succion de certains frelons nous paraissent remarquablement adaptées à la fécondation de certaines orchidées, et si, par sa structure artistiquement dessinée, la fleur de celle-ci paraît faite pour favoriser ce service involontaire, une adaptation tout autrement fréquente est celle du carnassier à l'herbivore, du parasite à l'être qu'il exploite, et, en général, d'une espèce quelconque à sa proie; car quelle espèce n'a la sienne?

Voilà l'harmonie du monde vivant. Elle fait le digne pendant de notre équilibre européen. Et maintenant, je le demande: Si, pendant que les militaires se battaient, que les diplomates se tendaient des pièges, que les *puissances* rivalisaient (non pour la vie seulement, mais pour la domination), il n'y avait pas eu dans notre Europe des milliers d'humbles moines occupés à fonder monastères et villes, des générations de savants obscurs, chimistes, astronomes, mathématiciens, acharnés à rechercher le vrai pour le vrai, à exhumer pour nous la science antique, à importer parmi nous la science arabe, d'architectes, de peintres, de poètes voués au culte de leur art, de navigateurs lancés vers des mondes nouveaux, de bienfaiteurs sans nom qui, sur tous les points du sol, ont créé des hôpitaux, des bibliothèques, des écoles; que serait aujourd'hui, malgré tant de siècles de lutte égoïste et de sélectionnisme brutal, l'organisation intérieure de nos nations européennes?

VII

Il est temps de conclure. Laissant de côté tous les arguments directs qu'un naturaliste pourrait faire valoir, mon intention a été de montrer que le darwinisme, si on essaye de l'appliquer, *mutatis*

mutandis, à la science sociale, conduit à des résultats inacceptables, contredits par tout ce que nous savons, à raison de la connaissance infiniment plus intime qu'il nous est donné d'avoir des faits sociaux que des faits vitaux. *Par analogie* (car c'est là toute la portée de cet article, nous ne lui en attribuons pas d'autres) le darwinisme naturel lui-même doit nous paraître insuffisant, malgré la part importante de vérité que nous ne lui contestons pas. Peut-être, après cette conclusion négative relative à son insuffisance, serait-il prudent de nous arrêter. Mais, de tout ce qui précède, il se dégage en outre une vue plus téméraire qu'il nous reste à indiquer, si le lecteur veut bien nous prêter son indulgence.

Puisque Darwin, avons-nous dit, faisait de la sociologie sans le savoir, il est bien fâcheux qu'au lieu de s'inspirer seulement des côtés industriels et économiques de la vie sociale, il n'ait pas eu égard à leurs côtés artistiques, juridiques ou religieux. Est-ce à une fabrique surtout, ou n'est-ce pas plutôt à une œuvre d'art, à un régiment, à une congrégation religieuse que ressemble un être vivant? Y a-t-il rien notamment de plus propre à rappeler et à expliquer l'admirable solidarité de toutes les parties d'un organisme, la subordination hiérarchique et la conspiration unanime de toutes ses cellules, que l'esprit d'abnégation et l'unanimité de foi (trompeuse ou non, peu importe) dont sont pénétrés tous les moines d'une abbaye du moyen-âge, ou tous les janissaires d'un corps d'armée turc, au XVI^e siècle? Or, ici, est-ce l'intérêt personnel qui domine? Non évidemment. Pourquoi donc là? Le moine, il est vrai, prie et se lacère en vue de félicités posthumes; le janissaire, pour une fin analogue, combat et se fait tuer. Mais ce besoin d'une immortalité spéciale à laquelle ils s'immolent, c'est Jésus et Mahomet qui l'ont fait naître en eux, encore plus que satisfait. Toute l'explication de leur vie est, au fond, dans l'idéal puissant qu'on leur a fait luire et qui a subjugué leurs cœurs; toute leur essence est dans leur *credo*. Toutefois, le cercle périodique, immuable en ses traditions fixes, où leur activité renfermée tourne sans relâche, paraît se prêter à un genre moins élevé d'interprétation; et, pour un observateur de la lune, qui verrait tous les jours des provisions entrer aux mêmes heures dans les cuisines du couvent, puis les aliments se consommer dans les réfectoires, ou bien, de temps en temps, de nouveaux pères venir chanter au chœur et d'anciens pères disparaître, et enfin, de loin en loin, une colonie de religieux se détacher pour aller fonder à quelque distance une maison du même ordre; pour un observateur aussi mal renseigné, tout s'expliquerait ou semblerait s'expliquer suffisamment par ce double besoin de nutrition et de reproduction, en un seul mot, de

conservation égoïste, dont cette espèce de corps vivant nommé un monastère lui paraîtrait doué. Il ne soupçonnerait même pas l'existence de l'Évangile et du Coran, il ne se douterait pas que se reproduire de la sorte, c'est convertir, que cette ambition-là c'est du prosélytisme, que cette routine mécanique, c'est de l'obéissance volontaire et méritoire à une règle extérieure, que cette uniformité bizarrement immuable, c'est la communion volontaire ou forcée d'individualités libres et diverses, que cette conservation de soi, c'est la propagation de l'idée d'autrui, de la foi en autrui. Il ne verrait pas la moindre différence, quoiqu'il y en ait une énorme, entre le novice ou le catéchumène non encore instruit, et le même homme, tel qu'il sera après son initiation prolongée et son endoctrinement. L'apparence des deux, en effet, serait identique, à peu près comme la molécule d'azote, d'hydrogène, d'oxygène, de carbone, qui, après bien des élaborations et des éliminations, vient d'être choisie et assimilée par un organisme, initiée en quelque sorte à ses mystères particuliers, ne diffère en rien, aux yeux du chimiste, et même de l'évolutionniste ordinaire, d'une molécule homogène non organisée. — Reconnaissons-le enfin, faisons acte de modestie et de sincérité. La vie est le secret des molécules, peut-être des atomes qui se la transmettent, qui se passent les uns aux autres un legs traditionnel, incessamment mais lentement grossi, d'idées spécifiques, d'arts et de vertus caractéristiques, monopolisés par les éléments de la même espèce vivante. Cela s'accomplit sous nos yeux, mais absolument hors de la portée de nos yeux, dans une sphère d'action séparée de la nôtre par une distance pratiquement infinie qui nous interdit d'y pénétrer jamais. Il nous est donné de voir les ondulations, les contours extérieurs de ces Chines mystérieuses, de ces myriades d'ouvriers merveilleusement disciplinés que nous saisissons en grandes masses confuses, et qui, eux, sans doute, ne se font nulle idée de ce que nous appelons les formes de leurs corps ou leurs autres caractères soit anatomiques soit physiologiques, pas plus qu'un citoyen de Rome ne se représentait la vraie configuration de l'Empire romain ou la hausse et la baisse exactes des naissances et des décès, des importations et des exportations sur tout cet immense territoire. Mais nous ne pouvons pas plus savoir ce qui s'opère en eux que l'observateur de la lune dont je viens de parler, en voyant se dérouler la ligne sinueuse d'une de nos armées, en marche, ne peut lire les pensées de chacun de nos soldats.

En général, nous croyons prendre le parti le plus judicieux, le plus scientifique, en supprimant le problème, en décidant que les éléments substantiels n'ont pas d'intérieur ou que leur dedans im-

porte peu à l'explication de la vie. Nous nous berçons de l'illusion que nous seuls, cerveaux humains, avons des idées et des volontés, qu'après nous il y a bien quelques vertébrés, quelques animaux, inférieurs même, doués d'une lueur d'esprit; peut-être, à la rigueur, concéderons-nous que certaines plantes (grimpantes par exemple) révèlent je ne sais quelles sensations lentes et confuses; mais ce sera l'extrême limite de nos concessions. Encore resterons-nous persuadés que les manifestations telles quelles d'intelligence et de sensibilité constatées hors de nous sont toujours, comme en nous, des résultats élaborés par le concours d'éléments multiples, par l'action des organes des sens, jamais des qualités inhérentes à ces éléments isolés. C'est comme si notre observateur sélénite attribuait l'intelligence et la sensibilité délicates révélées par le mouvement des grands navires, non à chaque marin pris à part, mais à leur ensemble, et jugeait que cet équipage intelligent et sensible, composé de pures machines, doit tout son esprit collectif au maniement des instruments de physique, lunettes et boussoles, visibles sur le pont.

Ecartons ces préjugés qui ne soutiennent pas l'examen, quand on les regarde en face. Relançons l'homme *in medias res*. Pourquoi serait-il à l'*extrémité* des choses, à la cime privilégiée où toutes les forces de l'univers, ténébreuses et aveugles jusque-là, éclateraient pour la première fois en une gerbe lumineuse? « L'état initial de l'univers doit avoir impliqué la conscience et la liberté, » disait récemment, dans cette *Revue*, M. Delbœuf, avec lequel j'ai l'avantage de me trouver d'accord sur bien des points et dont je puis invoquer les savantes considérations à l'appui de plusieurs de mes propositions les plus aventureuses... Comme lui je dois ajouter: « Maintenant ai-je une foi absolue dans ma solution? Pas le moins du monde, et je me réserve de la rejeter demain si l'on en trouve une meilleure. Mais entre cette solution et la solution donnée par une certaine école qui s'adjuge le monopole du positivisme, la moins plausible et par suite la moins réellement positive n'est pas celle-là. » Or, le spectacle du monde social nous a montré que l'égoïsme y est né du dévouement, que le travail y est né du génie, que l'ordre y est né de l'autorité, que la règle y est née de l'exception, les sédiments des soulèvements, l'utile du beau, l'imitation de l'invention, l'inférieur du supérieur; par induction n'est-il pas permis de penser que la vie aussi, *mutatis mutandis*, est née de même?

G. TARDE.